Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 72

Artikel: Statistique de guerre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248862

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

fidèle d'une de ces scènes terribles provoquée par le plus violent désespoir en face de l'impitoyable mort. Témoin oculaire et auriculaire, je m'en réfère au souvenir de mes contemporains du Doubs, du Jura. L'on verra que les grands de la terre ne sont pas toujours exempts d'avanies, et que la pourpre ne préserve ni ne garantit pas des outrages.

Je ne crains pas d'être contredit par aucun de ceux de mes contemporains qui se rappelleront ce fait digne de foi, puisqu'il a déterminé le plus grand capitaine du siècle qui avait les yeux, non seulement de l'Europe entière, mais encore ceux de l'Univers civilisé fixés sur sa personne, à livrer bataille avec des forces moindres d'un tiers à celles qui nous étaient opposées.

Le corps d'armée de Davoust, maréchal duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl, se reposait à Krems quinze lieues au nord ouest de Vienne pour se refaire et les réunir, composés des 4e bataillons des dépôts n'arrivaient que partiellement.

A la suite d'une démarche infructueuse, de retour d'une distribution qui n'avait pu se faire les premiers venus n'ayant été pas même servis, je ramassai des miettes de biscuit dans un crottin, soufflai dessus et avalai cette dégoûtante nourriture. Voilà cependant où nous en étions réduits !! Nous étions (la 1re compagnie du 2e, 6e, du 37e) couchés dans un sentier écarté, moi sur un tertre cherchant dans Morphée une diversion à nos maux, quand apparut inopinément devant moi, S. M. Napoléon 1er, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération suisse dans la période de gloire où nul mortel jusqu'alors n'eût osé aspirer, seul, se promenant le bras derrière le dos, d'un air réfléchi. Prêt à parler me semblait-il, s'arrête en face de moi, qu'il fixe de son œil d'aigle.

Sans lui laisser le temps de se reconnaître, il est accueilli par un déluge d'imprécations, d'invectives grossières, avec d'horribles blasphèmes que vomissent des bouches provinçales (sauf de la mienne stupéfait d'une pareille audace). Avec des jurements, qu'il ne convient pas de citer, car ce serait salir sa plume, ils vociféraient « Empereur de m... Que penses-tu faire de « nous dans ce labyrinthe ? ! conduis-nous à l'ennemi. Mieux vaudrait pour nous de mourir les armes à la main, que d'inanition, ici, autrement... » Et en effet, jetant la vue autour de moi, j'apercevais plusieurs de mes camarades qui fermaient les yeux pour ne plus se réveiller ! Il faut que l'on sache bien que nous étions ainsi bloqués depuis passé huit jours et que nous tombions d'inanition ! !

Napoléon, dans une confusion évidente, se retira sans mot dire....

était chargé. Telle quelle, cependant, elle suffisait à créer quelques chimères, à changer en spectres rageurs les vieux chênes tordus, à peupler les taillis de grands bras de squelettes ou, quand le vent, secouait les branches, à faire danser des dablotins sur les halliers.

Réalité brutale au sein de ce fantastique. Simon marchait toujours, tête baissée. Il choisissait de préférence les grands sentiers. Là, en se glissant, contre les talus, on peut mieux, au besoin, se tapir derrière un arbre.

Il fit peut-être un quart de lieue ; au bout de quoi il se trouva au bord d'une petite clairière dont le sol herbu, tout hérissé de givre, était violemment zébré par les ombres des arbres, qui, sous le rayon de la lune, se dressaient, eux, tout blancs. Il avisa un jeune saule mince gui gisait, racines en l'air, arraché par la dernière tempête. Il le traîna dans l'une des lignes noires.

— Homme ou bête qui passera là trébuchera, dit-il, ce sera à ma chance.

(La suite prochainement).

Pour dissiper l'ennui d'une position insoutenable, on nous mène sur la rive de l'un des bras du Danube, les Autrichiens vis-à-vis de nous ; là, on exécute des feux de peloton.

C'est dans cette occasion que je remarquai de loin, l'archiduc Charles caracolant sur un cheval blanc. En ripostant, les balles attérées par l'eau tombaient devant nous ; dans cette escarmouche, le canon de mon fusil fut applati par un biscayen à hauteur de l'épaule, dont je ressentis une forte secousse ; il se trouvait hors de service. J'avais encore eu de la chance.

Sur la remarque du sergent major : « Comment vous en tirerez-vous maintenant ? C'est tout simple : — le premier qui tombera, je prendrai son fusil. Ce n'est pas plus malin que ça. — C'est bien, j'aime à vous voir si bien disposé, le courage ne vous manque pas à ce qu'il paraît. »

Nous touchons le terrain sur lequel bientôt à l'exemple de nos devanciers, je vais répandre mon sang pour la patrie.

Dans la soirée de ce jour (20 mai) vers huit heures, on se réunit une vingtaine, pour aller en maraude, bien décidés à rapporter des vivres, coûte qu'il coûte. A peine à la limite du camp, que le factionnaire d'avant garde, après nous avoir reconnus, nous dit de rebrousser ; qu'en continuant, nous courions risque d'embuscade. Il ne se trompait pas : à peine nous étions-nous éloignés qu'un coup de mitraille donna sur les buissons. On convint alors de rétrograder, la nuit porte conseil.

De retour au camp et placé près du feu, je m'étendis épuisé, le sommeil ne tarda pas à me gagner. Je rêvais que j'étais chez nous à me rassasier, et avec un tel songe je ne souffrais pas, quand tout à coup je me sens rudement touché par le choc d'un corps dur que je m'empresse de saisir ; le tenant ferme, je reconnais que je tenais une miche de pain. Tirant vite mon couteau, j'allais en porter un morceau à la bouche, quand par une impulsion de honte naturelle, je m'écrie « caporal, voici de quoi tremper la soupe et tous ensemble » d'éclater de rire.

J'ouvre des yeux ébahis, bombance de tous côtés. Guenet, mon compatriote, vint me chercher pour me faire manger des beignets aux pommes. D'autres plus heureux que nous, avaient dévalisé des moulins approvisionnés de toutes espèces de comestibles.

Voilà la guerre ! Aujourd'hui l'abondance, demain les privations et la faim !

Relation de la bataille d'Esslingen

Le 21 mai 1809 à l'aube, des évolutions stratégiques s'opéraient sous les yeux de Napoléon. Les deux divisions de cuirassiers commandées par St Germain et d'Espagne, de concert avec les deux régiments de carabiniers ayant à leur tête leurs colonels Laroche et Blancard, prenaient position.

Tout démontrait que le grand jour était venu. Midi approchant, je quitte mon rang pour aller, selon la coutume, préparer de quoi manger. En parcourant l'espace occupé par nous la veille, parmi les restes d'un festin auquel tous avaient pris leur bonne part, je fus encore assez heureux de trouver un demi-sac de semoule que je me dépêche de faire cuire comme moyen plus expéditif, car les soldats n'eurent que le temps de venir, Pendant cet intervalle arrivait un détachement de deux cents fusiliers de la jeune garde impériale que l'on incorporait : j'avais descendu une rampe conduisant au Danube pour rincer la marmite ; à peine écurée, j'entends un bruit que l'écho répétait, semblable à un déchirement de toile forte, c'était une vive fusillade ; c'était les voltigeurs du 56e de la division Boudet, d'avant-postes qui attaquaient ; je cours rejoindre mon rang.

Un des aides de camp de l'Empereur survint tout à coup au grand galop porteur de l'ordre de marcher, d'enlever à la bayonnette un village à une petite distance de là, pour en chasser l'ennemi qui l'occupait ; et les soldats tous à la fois de crier : *en avant ! en avant !* Depuis, quand on parlait du 37e on l'appelait le régiment des guelards. Nous voilà lancés et de sauter par dessus ceux qui tombaient pour remplacer les vides occasionnés par la défense, bousculant tout sur notre passage. De même qu'un torrent impétueux, nous culbutons les Autrichiens, dépassons le village de Gross-Aspern, en moins d'une heure.

L'Empereur monta au clocher pour diriger la bataille et toute la 3e division vint se placer au delà sur la gauche, l'arme au bras. Je jette un coup d'œil sur le lieu à quelques pas de nous : les trois généraux, Molitor au milieu, étaient assis sur un banc de pierre adossé à une vieille muraille ; en face d'eux était une madone dans sa chapelle.

C'est dans cette position que se présente à mon esprit la promesse faite que je considérais comme sacrée et irrévocable ; voulant profiter du moment, il me semble voir dans le lointain un homme accroupi, j'accours, je m'approche et reconnais un carabinier du 24e léger ayant sa jambe droite à trois pas de lui. Il tenait son arme qu'il me présente, présumant que je la voulais : « *Tu es un brave, « elle est en bon état ; quant à moi j'at- « tends que la mort vienne me délivrer promptement* ». Les boulets frappaient sur ce point à coups redoublés et m'effleurainet les reins. Je saisis vivement la carabine et me sauve à toutes jambes ; je n'étais qu'à une trentaine de pas que j'entends des cris répétés : *Eh ! Eh !* me retournant, je vois qu'il me fait signe du doigt d'approcher. Je retourne vers lui « *Et le calibre ?* dit-il. Je compris alors que le principal manquait. Il baissa la tête, j'ouvris la boutonnière de son épaulette pour passer le baudrier et enlevai la giberne : son dernier mot fut un souhait heureux.

(A suivre.)

Statistique de guerre

Le congrès de la paix qui s'ouvrira à la Haye donnera-t-il des résultats pratiques ? Personne ne le croit.

On discutera beaucoup des moyens d'arriver à un désarmement général et, au fond, aucun état n'étant intentionnée d'en arriver à cette mesure, personne ne trouvera le secret de l'appliquer.

Il est curieux, à ce propos, de fixer le décompte des guerres qui ont eu lieu dans ce siècle seulement. La nomenclature en est imposante. Dieu veuille qu'en 1900 cette statistique ne soit pas aussi opulente.

La Turquie en 1800 arrive en tête : elle figure dans cette statistique pour 37 années de guerre dans ce siècle. Vient ensuite l'Espagne, pour 32 années ; la France pour 27 ; la Russie, pour 24 ; l'Italie, pour 23 ; etc.

Les plus grosses masses mises en mouvement l'ont été en 1870-71 ; puis, jadis à l'occasion des campagnes de 1812 à 1813.

Dans quatorze cas contre six, c'est la supériorité numérique qui a assuré la victoire.

Après la lutte entre la France et l'Angleterre, ouverte en 1793 et qui ne prit fin qu'à Waterloo, et la guerre d'Espagne, qui dura six ans, la plus longue guerre est celle qui s'engagea entre la Russie et la Turquie, à laquelle s'intéressèrent plus tard la France et l'Angleterre, et qui, clôturée par la prise de Sébastopol, dura trois ans et trois mois.

La bataille de Leipzig a mis en ligne le nom-

bre le plus élevé de combattants : 472,000 hommes. A Sadowa, 436,000 soldats se sont entre-choqués ; puis viennent Gravelotte 300.000 ; Bautzen, 259,000 ; Borodino, 251.000 Sédan. 244,000 ; Waterloo. 217.000 : Ligny, 165.000 ; Wagram, 65,000,

Cette dernière bataille est la plus terrible hécatombe du siècle, avec sa proportion du 38 pour 100 de tués ou blessés. Pour Waterloo, la proportion est de 24 pour 100 ; pour Sedan, 22 pour 100 ; pour Gravelotte, 8 pour 100.

A côté de cela, certains décomptes particuliers accusent de terribles déchets. A Plewna, certaines compagnies perdirent jusqu'à 75 pour 100 de leur effectif ; à Saint-Privat, un régiment d'infanterie de marine vit coucher à terre 68 pour 100 de ses hommes. On constate en outre, dans toutes les statistiques, que les pertes en officiers sont deux ou trois fois supérieures à celles de la troupe.

Relevons aussi l'action des diverses armes au point de vue des pertes éprouvées par les armées ;

Dans la guerre de 1866. Perte des Autrichiens : par le fusil ; 90 pour 100 ; par l'artillerie. 3 pour 100. Perte des Prussiens ; par le fusil. 79 pour 100 ; par l'artillerie, 16 pour 100.

Dans la guerre de 1870-71. Perte des Français : par le fusil, 70 pour 100 ; par l'artillerie. 25 pour 100. Perte des Allemands ; par le fusil. 94 pour. 100 ; par l'artillerie, 5 pour 100.

MENUS PROPOS

Mariages en Alsace-Lorraine. — La statistique suivante, relative aux mariages célébrés à Strasbourg l'année dernière est intéressante à signaler.

Sur 882 femmes nées en Alsace-Lorraine. 646 ont épousé des Alsaciens-Lorrains. 95 des Prussiens, 24 des Bavarois, 24 des Wurtembergeois. 48 des Badois, 22 des hommes appartenant à d'autres Etats de l'empire, 23 des étrangers.

Sur 772 hommes nés en Alsace-Lorraine. 646 ont épousé des Alsaciennes, 10 des Prussiennes. 21 des Bavaroises, 16 des Wurtembergeoises. 47 des Badoises, 5 des femmes appartenant à d'autres Etats de l'empire. 27 des étrangères.

On ne donne pas la satistique pour le reste de l'Alsace-Lorraine.

Le phonographe en justice. — Les usages du phonographe se multiplient. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis les maîtresses de maison, au lieu de prier leurs invités d'écrire une pensée mémorable sur leur album, leur demandent de vouloir bien énoncer une phrase non moins mémorable dans un phonographe.

Un autre usage, préconisé par certains, se recommande à dame Thémis.

Des accusés, à l'audience, jurent parfois leurs grands dieux qu'ils « n'ont jamais dit ça au juge d'instruction » ? Sans doute, on peut rechercher les réponses faites à celui-ci ; mais c'est laborieux et les jurés peuvent craindre que l'accusé n'ait pas été compris.

Il n'y aurait plus d'erreur possible si, en cour d'assises, en face du président, on plaçait le phonographe, témoin aussi fidèle qu'incorruptible. « Accusé, vous avez dit telle chose au juge d'instruction. — Jamais de la vie, j'ai dit juste le contraire ! — Nous allons bien voir », répondrait le président. Et il tournerait la manivelle du phonographe qui dirait impartialement la vérité, et, sans discussion possible, éclaircirait le débat.

Les îles du Diable. — Il n'y en a pas qu'une en effet, et plusieurs îles partagent, avec l'asile de Dreyfus, le privilège de porter ce nom truculent.

On trouve une île du Diable en Irlande au milieu du vaste lac de Killarney. C'est un rocher de haute et large dimension et de forme bizarre, dont le sommet est couronné d'une touffe d'arbres. De nombreux curieux, pendant la saison d'été, y débarquent en bateau et s'amusent à en faire l'ascension toujours assez difficile, mais sans danger.

On trouve aussi deux îles du Diable relativement importantes dans la baie de Chesapeake et à quelques milles en mer d'Halifax au Canada.

Enfin, le Diable a donné son nom à des lacs, à des rivières, à des précipices, à des ponts, etc. La géographie libre-penseuse aura fort à faire pour « laïciser » tous ces noms-là.

Noirs et blancs. — On s'est demandé bien des fois pourquoi les noirs ne sont pas blancs. Mais jamais il n'est venu à la pensée d'un Européen de rechercher pourquoi les blancs ne sont pas noirs.

Pourtant, les noirs, de leur côté, se sont posé ce problème et voici comme il l'ont résolu, si nous en croyons le *Journal des Débats*, qui nous sert aujourd'hui l'anecdote suivante :

Un explorateur ayant demandé à un noir d'où, à son avis, venaient les Européens, le noir répondit : « Toi, tu habites dans l'eau ; tu t'ennuyais et tu es venu sur la terre. Tu étais noir comme moi, mais en demeurant dans l'eau tu es devenu blanc. — Comment cela ? — Mais quand nous sommes morts et qu'on nous jette à l'eau, nous devenons blancs comme toi, au bout de quelques jours. Par conséquent tu es blanc parce que tu demeures dans l'eau. »

Il paraît, en effet, toujours d'après le *Journal des Débats*, que les corps des nègres deviennent blancs après un séjour plus ou moins long dans l'eau ; le nègre, interrogé par l'explorateur, en déduisait que les blancs devaient sortir de l'eau.

Chauvinisme philologique. — Le ministre de la guerre italien prépare une ordonnance qui prescrit aux autorités militaires de supprimer toutes les expressions étrangères qu'on emploie dans les divers sports et de les remplacer par des mots italiens.

Une mesure analogue, on s'en souvient, a été prise naguère par le gouvernement allemand.

Inutile de dire que nombre de mots ainsi proscrits sont des mots français.

Mais suffit-il d'ordonner pour que la langue change ? Si les mots français paraissent plus commodes aux Allemands et aux Italiens qui les prononcent, ils subsisteront certainement.

D'Ennery et l'éléphant. — On raconte comme un trait d'Ennery qui vient de mourir cette amusante anecdote. Le célèbre écrivain avait transformé en drame le roman de Jules Verne, le *Tour du monde en quatre-vingts jours*.

A un des tableaux, il faisait figurer un éléphant. M. Larochelle, un des directeurs de la Porte Saint-Martin, s'offusqua de ce personnage.

— Biffons l'éléphant, dit-il.

M. Ritt, l'autre directeur, était d'avis contraire.

— Gardons l'éléphant, répliqua-t-il avec conviction.

M. Larochelle, à contre-cœur, fit alors fabriquer un éléphant en baudruche.

Mais M. Ritt, qui tenait à son idée, loua un éléphant en chair et en os, qui obtint le plus vif succès.

Un jour, d'Ennery rencontra M. Larochelle.

— Vous devriez acheter l'éléphant, dit-il au prudent directeur.

Celui-ci sursauta.

— L'acheter ! vous êtes charmant, on m'en demande huit mille francs tandis qu'en location il ne nous coûtera que soixante francs par soirée.

Or, la pièce eut tout d'abord six cents représentations de suite, et la simple location du pachyderme, pendant cette période, coûta trente-six mille francs.

LETTRE PATOISE

Ai y é dje in bout de temps qu'i sôlô d'étre bouebe : i décidé de me mairiai. Main y n'aivô pe de tchaince, poéche que niun ne m'veulais Çà pou çoli qu'in bé djoé, i me décidé de demaindai enne fanne chu ci bon pté *Pays di Duemoinne*. Po motrai és baichattes qu'i n'étô pe finnement aiche béte qu'i seu peu, i fesé mai demainde en verses en piaice de prase. Main nom de mai vië ! qué bétige i fesé li ! I diô és baichattes que m'voérint de m'enviëioute photographie. I m'pensô d'aivaince qu'i n'en recidrô piepe enne. Main aipré çoli, stu que feu ébâhi, çà bin moi. Tos les sois, i recio pai lai pochte des moncés de photographies de baichattes que vlin pai fouëche me mairiai. Di maitin à soi, an caquai en mai pouëtche: I allo euvri — C'était oncoé des baichattes (c'à-t'ai-dire, des fidiures de baichattes) que s'aimoinnint. Ço qu'i en ai vu des souëtcnes, i vos n'lo sairo prou dire. Ai y en aivai des coétchattes, des maigrattes, des petétes, des londges, des belles, des noirattes, des peuttes. Enfin djemai i n'en voirai pu tain en mai vie. In en seu t'aivu dégottai pô tot de bon, tchinze djoés de cheûte. Voici in bout de temps qu'elles me léchint in pô tranquille. Main, Duëmoinne pessai, qu'âce qui revoyé chu lai feuille ? — Encoé enne que se révoyai et que m'feusai des aivainces. Ç'à lai môde eurvirië toennerre d'Esué ! elles v'lan me faire ai deveni fô !

An cté qu'ainme lai fairenne et fait de cheu belles poésies, i répondrai çoci : ce n'à pe le tot de se yeuvai maitin... etc.

De aye, mai belle, t'airrive trop tai. Mitenaint i en ai trovai enne rudement belle, enne djuënatte. I l'ainme, elle mainme, nos s'ainmant. Nos se velan mairiai en lai Saint-Maitchin. I t'invite en lai-nace, te n'é que de veni, te seré bin reciai tot de mainme. In mot pou fini : I ne seu pe aiche véye qu'i le diô, main aiche djuënne et aiche bé que mai future. Te bisque hain ?...

Ci vëye bouëbe....

Cote de l'argent

du 17 mai 1899

Argent fin en grenailles. fr. 108. — le kilo.

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent des boîtes de montres . . . fr. 110 le — kilo.